

Claudine Desmarteau

**AU
NOM
DE
CHRIS**

Gallimard

© Gallimard Jeunesse, 2023.

Pour Jeanne et Yvan

I
Fin d'été

Je me souviens de mes pensées de nuit, mais pas toujours. Des fois ça se mélange avec le vrai et j'ai du mal à faire la différence. Parce que je suis très fatigué, peut-être. Faudrait que je dorme longtemps, d'un seul coup, mais j'y arrive pas. Plus on essaie de s'endormir, moins on y arrive.

Faudrait que je m'allonge
Que je ferme les yeux
Et hop
Je dormirais comme par enchantement

Avant ça marchait. Même parfois, mes yeux se fermaient tout seuls sur un livre et je dormais jusqu'au jour suivant.

C'est une chance incroyable de dormir comme par enchantement. Je ne m'en rendais pas compte.

Comme pour Judith: je ne me rendais pas compte de ma chance.

Quand Judith et le sommeil reviendront, j'en profiterai à fond.

Je serai joyeux et je m'en rendrai compte.

Si on est vraiment joyeux, est-ce qu'on peut s'en rendre compte?

Si on s'en rend compte c'est qu'on est déjà un peu triste, au fond, de savoir que la joie, c'est pas pour toujours.

Non ?

On est joyeux pour un instant qui ne durera pas et ça, c'est triste.

Le temps de la nuit
N'est pas le même que le temps du jour
La nuit le temps s'écoule lentement
Trop lentement
On a tout le temps de se poser un tas de questions
La nuit on se fait attaquer par des pensées
Qui n'oseraient pas venir le jour
Des pensées qui sont comme des labyrinthes
Tu suis une pensée et elle t'emmène ailleurs
Et tu sais plus d'où t'es parti ni comment t'es arrivé là
Ni comment tu vas t'en sortir
Elles vont loin dans l'inconnu, les pensées de nuit
J'ai peur
Qu'elles m'emmènent trop loin
Peur de ne plus savoir
Où je suis
Ni qui je suis

– Tu prends tes somnifères ?
– Oui.
– Tous les soirs ?
– Oui.
Faux. Je les prends pas.
– T’as les yeux cernés. On peut changer de traitement, si celui-là ne te convient pas.
– ...
– On va reprendre rendez-vous chez le psy. Tu veux ?
– Non.
– Je pense que ce serait bien que tu y retournes.
– Pas tout de suite.
– Bon... on en reparlera.
J’évite le regard de ma mère mais je sens ses yeux qui me percent le crâne. Elle devine, ma mère. C’est dur de lui mentir.

Je les prends plus, les somnifères. J’ai arrêté.
J’ai arrêté parce que ça ne marchait pas. J’avalais le somnifère et je me réveillais quand même au milieu de

la nuit sans pouvoir me rendormir. Ou peut-être que je dormais un peu, à moitié... non... je ne dormais pas vraiment puisque j'avais conscience de dormir – ou de ne pas dormir –, c'était pire que de rester éveillé et le lendemain, je ne savais plus si j'avais dormi ou pas.

Je ne savais plus quel jour on était.

Je ne savais plus rien et je mélangeais tout.

Je ne savais plus aucune leçon. Je ne me rappelais plus des paroles des profs. Tout ressemblait à un cauchemar éveillé.

J'avais des trous noirs.

Ça me terrifie, les trous noirs.

Si je perds la mémoire, je perds tous mes repères.

Si je ne prends pas de somnifères, j'ai une très bonne mémoire. Je ne fais pas exprès. C'est comme ça depuis que je suis petit. Je me souviens de détails que tout le monde oublie. La tache de rouille sur le cadre de mon premier vélo bleu ciel, les pédales blanches, le casque rouge trop grand que ma mère n'avait pas assez serré et qui tombait sur mes yeux – j'avais failli me prendre le trottoir. Je me souviens du nombre de tours de pâtés de maisons que j'avais faits sans poser le pied par terre : vingt-six. Je ne voulais plus m'arrêter de pédaler.

« Va pas trop vite ! » criait ma mère.

Elle portait son foulard en soie mauve et elle avait attaché ses cheveux avec une pince. J'aime pas cette coiffure qui la vieillit, je préfère quand ses cheveux sont lâchés.

Je ralentissais et le vélo tanguait à droite et à gauche,

je pédalais plus fort pour ne pas tomber et à chaque tour, je prenais un peu plus d'assurance. C'était grisant. Jamais j'avais éprouvé ça, avant.

Le teckel du voisin aboyait derrière moi.

« Va pas trop loin ! » ma mère criait.

Je me souviens des croûtes sur les genoux qui dureraient un été entier, ma mère avait toujours peur que ça s'infecte.

Je me souviens de tout, même de ce que j'aimerais oublier.

Je me souviens qu'on a mangé des carottes râpées, des haricots verts, du steak haché et du gâteau au chocolat la veille du départ de Judith. Je me souviens de la couleur de mon vomi dans la cuvette des chiottes.

Je ne suis pas spécialement intelligent mais je me souviens de tout et ça énerve les autres. J'ai sauté une classe. Je ne révise jamais aucun cours. Parce que je me souviens de toutes les paroles du prof.

– T'as de la chance, me disait Judith.

Je suis pas sûr de ça.

Mon meilleur ami, c'était Judith.

Elle est partie avec ses parents et les cartons de déménagement. Ce sont les parents qui décident et tant pis si ça nous fait pleurer.

«La vie nous arrache ceux qu'on aime», dit ma mère.

Je déteste cette phrase.

Judith, je l'avais repérée parce qu'elle était différente. Solitaire, comme moi. Pâle, maigrichonne, le visage anguleux, les cheveux courts coiffés en bataille. Pas très féminine. Pas souriante. Pas à l'aise – comme moi. Elle faisait une fixette sur les scarabées. Elle voulait se réincarner en scarabée et je me foutais de sa gueule. Mais c'est grâce à un scarabée qu'elle est devenue mon amie.

Un jour chaud du mois de juin, les fenêtres de la salle de classe étaient ouvertes en grand. Un scarabée est entré en volant dans un boucan d'enfer, comme un bombardier. Les élèves criaient et se réfugiaient sous les tables. Geoffroy s'est levé et a écrabouillé le scarabée sur le mur avec son livre de maths. Judith a bondi de sa chaise, s'est approchée de lui – elle fait une tête de moins que Geoffroy – et l'a giflé. Une grosse baffe. Sa petite main blanche sur la grande gueule de Geoffroy. Il était scié. N'a rien trouvé à dire, sur le moment.

Silence dans la salle de classe.

Impressionnant.

Judith avait les lèvres serrées et Geoffroy les joues

rouges. Geoffroy portait un tee-shirt blanc, un pantalon de survêt bleu marine Sergio Tacchini et des Nike noires. Judith un débardeur jaune et on voyait son ventre creux parce qu'elle ne remplit pas bien ses slims. Elle avait une croûte qui commençait à se décoller sur le coude gauche.

Le prof leur a ordonné de se rasseoir.

Je n'oublierai jamais ce que j'ai ressenti ce jour-là. J'étais assis, bien droit sur ma chaise de classe et je jubilais. Comme si c'était moi qui avais donné une claque à Geoffroy. Je me sentais plus fort, rien qu'en regardant Judith, la fille blanche et maigre qui ne parlait à personne. Elle osait défier Geoffroy.

Geoffroy, le plus fort. La brute de service.

Celui qui peut tout se permettre ou presque. Parce que tout le monde ou presque a peur de lui.

Dans la chambre de ma mère, il y a des photos encadrées et accrochées au mur.

Des photos d'elle, enfant, sur les genoux de sa mère. Sa sœur aînée est assise à côté d'elles dans le canapé – elle tire la gueule. Ma mère a des grosses joues de hamster, des taches de rousseur, une frange coupée de travers et des couettes. Elle sourit, il lui manque une dent.

Sur une autre photo, elle caresse un chat noir avec l'extrémité des pattes blanche, la pointe de son oreille gauche est blanche aussi.

On retrouve ce chat sur une photo prise dans un jardin ensoleillé et fleuri. Ma mère caresse le ventre du chat qui se roule par terre en fermant les yeux. Ma mère a les cheveux brillants et elle sourit. C'est ma photo préférée.

Il y a aussi des photos de moi, accrochées au mur. Beaucoup de photos de moi.

Moi bébé, allongé sur le ventre et la tête dressée comme un serpent. Je suis presque chauve, j'ai des grandes oreilles et des yeux ronds.

Moi à califourchon sur un camion en plastique jaune. Je me souviens de ma joie quand j'ai reçu ce camion à Noël. Il pleuvait trop pour sortir, j'avais dû attendre le lendemain pour aller au parc avec mon nouveau camion jaune.

Moi, debout dans le couloir de l'appartement. J'ai un cul énorme dans mon pyjama rayé bleu et blanc : mes premiers pas, à onze mois et demi.

Moi dans l'allée d'une forêt, chevauchant un poney gros et gras. Cette saloperie de poney n'était pas docile, il ne pensait qu'à brouter.

Moi torse nu, en short tahitien, en train de manger une glace à l'italienne, vanille fraise. Je plisse les yeux.

Il y a autre photo de moi – ma mère dit que c'est moi, ce petit morveux de quelques mois assis sur une serviette de plage bleu turquoise, entre ma mère et un homme brun qui a un grand nez. Il regarde l'objectif en souriant mais on ne voit pas ses yeux car il porte des lunettes de soleil. Ma mère le regarde et moi, je regarde nulle part.

À ce qu'il paraît, cet homme bronzé et poilu, c'est mon père.

Comme tous les samedis, on a regardé un documentaire animalier. *Afrique sauvage*. Vautrés dans le canapé en chaussettes. Un Coca glaçons pour moi et un smoothie pour ma mère. Elle avait fait des pop-corn.

Un troupeau d'éléphants traversait des terres arides, sans rien à boire ni à manger. Un des éléphanteaux n'arrivait plus à suivre le troupeau, il s'affaiblissait de plus en plus, ne tenait plus debout. Il s'est allongé sur la terre pour mourir et sa mère s'est arrêtée, alors que le troupeau continuait sa route sans eux parce qu'il faut partir pour survivre. La mère est restée auprès de son petit, en essayant de le relever, jusqu'à ce qu'il soit mort pour de bon. Puis elle s'est remise en route et a réussi à rejoindre le troupeau. La voix du documentaire racontait qu'elle n'oublierait jamais. Qu'elle reviendrait là chaque année, à cet endroit, pour revoir la carcasse de son éléphanteau.

Ça a fait pleurer ma mère.

Avec Judith, on avait notre endroit à nous. La clairière. On passait des heures, perchés sur un arbre. On avait construit une plateforme sur les branches d'un vieux chêne. J'apportais des sandwiches faits par ma mère. Jambon tomate fromage.

Je pédale jusqu'à la forêt et je grimpe dans notre arbre. J'y vais pour me rappeler Judith. Et aussi pour respirer mieux parce que j'étouffe. Pas tout le temps, mais de plus en plus souvent.

Ça me prend comme ça
Sans prévenir
J'ai du mal à respirer
Ça me pèse sur le haut du torse
Et j'ai l'impression d'étouffer
Dans la salle de classe
Dans la cour du collège
J'étouffe même à la maison
Alors je sors
Parce que j'ai besoin d'air

Quand j'allais à la plateforme avec Judith, on oubliait le temps. On ne voyait pas les heures passer. On parlait beaucoup – enfin c'était surtout Judith qui tchatchait, et après, on se taisait. On avait appris à être silencieux. À se faire tout petits, à écouter en retenant notre souffle. Le vent qui chuchote dans les feuilles, les craquements dans les branches, les chants des oiseaux, les gazouillis, les roucoulements, les piailllements... tous les cris des bêtes de la forêt. Écouter bien, ça s'apprend. Faut être patient. Souvent, on entend avant de voir.

Judith est partie et c'est comme si j'étais privé de soleil. Même les jours de beau temps, le ciel est d'un bleu plus froid, un bleu métallique qui fait mal aux yeux. Les jours de beau temps, j'ai les yeux qui piquent, plus encore que les jours gris.

Le beau temps sans Judith, ça ne sert à rien.

Si je perds la mémoire
Je perds tous mes repères
C'est pour ça que j'ai arrêté
Les somnifères
J'ai perdu le sommeil
Mais je ne veux pas perdre la mémoire
J'ai perdu le sommeil
Rester allongé pendant des heures
Je peux plus supporter
De me retourner dans mon lit
Sans parvenir à dormir
Je peux plus
C'est une torture
Alors je sors
Et je marche
Tout seul
Dans la nuit

Approche
T'as peur?
T'as raison
Faut pas se fier à des inconnus
Faut rester sur ses gardes
Se fier à personne
À personne qu'à toi-même
Pas faire confiance au premier venu
On sait jamais à qui on a affaire
La confiance ça se mérite

Comment tu t'appelles?

Moi c'est Chris